

Les pèlerins s'étaient éloignés des toitures de tuiles brunes de Carennac en longeant l'ancienne voie romaine, ne laissant dans leur sillage que des rumeurs de conversations. Les chemins en lacet qu'ils empruntèrent d'un pas ferme leur étaient familiers, peuplés de rouges-queues et de geais, à l'instar des murets de pierres sèches des causses de Gramat parsemés d'une lumière vertigineuse. Peu à peu, les voix ne furent plus que chuchotements dominés soudain par les cris du pâtre appelant ses brebis. Lorène Desobières comprit d'instinct qu'il y avait à quelques mètres sur la droite un passage offrant l'accès au champ voisin où un lac empli d'eau de pluie permettait aux bêtes de se désaltérer. Elle se souvenait du vieux pigeonnier parce que les voyageurs avaient suivi un an plus tôt le même trajet pour se rendre au pèlerinage de Rocamadour. L'air était toujours aussi chaud, figeant la nature dans une sorte de mobilité ; pas même un brin de vent

n'aurait pu rabattre un pan de la robe qu'elle portait. Son décolleté découvrait à peine sa gorge humide de sueur, révélant un joli grain de peau uniforme, dont le reflet du soleil faisait ressortir la blancheur. De son chapeau s'échappait une tresse dont les quelques mèches blondes rebelles adoucissaient son regard sombre et impénétrable.

En apparence, rien n'avait changé depuis l'année d'avant. Les parfums de sarriette et de sauge s'élevaient sous la prolifération de la reine-des-prés et de la primevère, tandis que la troupe hétéroclite des pèlerins suivait le même rythme cadencé de la marche, le bât chargé de toutes les besaces formant l'arrière-garde. Dans le peloton de tête, on comptait des fidèles comme le vieux Blaise courbant l'échine, le plus souvent crispé par les rhumatismes. Il était suivi par les sœurs Octavie qui chuchotaient sur un ton taquin. Le père de Lorène, Gilles Desobières, quant à lui, une moue de mépris sur le visage en partie dissimulé sous son grand chapeau à larges bords, ouvrait le cortège, appuyé sur son bâton de pèlerin. Il marchait tantôt en tête, tantôt dans la mêlée, occupé à surveiller le comportement d'Amaury Liféri, qu'il avait lui-même baptisé « le gandin de Carennac ».

Il le soupçonnait d'abuser du prestige qu'il avait acquis en voyageant vers les pays lointains pour épater la galerie avec ses beaux discours. Lorène,

au sortir de l'institution catholique, était une proie facile face à ce mirliflore capable de toutes les entreprises de séduction. De son pas déterminé qui ne manifestait rien d'une expiation religieuse mais tout de l'impatience du guerrier, Amaury dépassa Lorène en esquissant un léger rictus à l'intention de la jeune fille, ce qui finit d'exaspérer son père.

Gilles n'était pas dupe du jeu qui se tramait dans l'ombre, justifiant à lui seul la présence du jeune Liféri à ce pèlerinage. Comment croire qu'il songeait à manifester sa foi envers la mère de Dieu face aux collines couvertes de genévriers ? À moins que ce ne fût pour expier ses péchés ? D'ordinaire, lorsque Liféri séjournait au pays, il s'adonnait davantage aux parties fines qu'au devoir du culte... Peu de chances qu'il fût animé d'une singulière piété, celle-ci même que Gilles Desobières exprimait en ce mois de Marie, face au panorama du val d'Alzou, qui hantait l'année durant ses rêves les plus enfouis. C'était le moindre des devoirs de prière de s'engager au fil des heures sur une plaine aride et accidentée, coupée par des ravins sous les parfums des chênes, afin de confier ses affaires intimes à la Sainte Vierge dans son sanctuaire, tout en sollicitant ses grâces. Sitôt qu'apparaissaient les remparts de cet antique castel au cœur de sa luxuriante végétation, s'ébranlait le doute pour mieux ranimer le souvenir des miracles passés. Cet engouement avait contaminé Lorène qui

aimait ces chemins de traverse menant aux tours, aux fiers frontons en mansarde, surtout lorsque le soir adoucissait les contours des édifices sacrés de Rocamadour, les coiffant d'une variation de coloris pastel.

Bien que harassé, Gilles se sentit ragaillardi lorsqu'il atteignit la terrasse belvédère de l'Hospitalet, où le magnifique point de vue sur les fortifications le rapprochait déjà de la vierge noire. Depuis cet instant où ils avaient bu un peu d'eau fraîche à la régالade en pensant aux illustres pèlerins armés du bourdon et de l'escarcelle, qui, perdus dans la nuit des temps, s'étaient succédé sur ces mêmes chemins en tombant à genoux devant les sanctuaires, leur émoi grandissait. Ce rocher menaçant, comme jailli d'une gorge profonde et béante, sanctifiait le miracle de Rocamadour ! Tout rappelait la terre de Judée aride, dans une quiétude qui avait progressivement gagné les esprits.

Tandis que l'on se dirigeait vers l'antique escalier que la tradition imposait de gravir à genoux, un bras charitable se tendit vers le vieux Blaise, l'œil humide de larmes, ébranlé par le parcours. Les sœurs Octavie, quant à elles, jamais avares de démonstration de piété, récitaient l'*Ave Maria*, le rosaire à la main. Les pèlerins s'apprêtaient à toucher leur but. L'atmosphère était étrange ; des oiseaux tournoyaient autour de leurs têtes lorsqu'ils atteignirent le chemin

de ronde où la foule s'était resserrée, pressée de franchir le seuil de l'enceinte sacrée. Les jambes rendues chancelantes par la fatigue, Lorène gravit difficilement les quelques marches la séparant de l'église Saint-Sauveur. D'une foulée fraternelle, accompagnée de son père, elle s'introduisit dans la chapelle miraculeuse, sanctuaire privilégié de Marie. Là, ils eurent à peine le temps de défiler et de prier devant les saintes reliques, qu'un bruit lourd semblable à la chute d'un corps suivi d'un cri étouffé sema l'effroi parmi les rangs, tirant les fidèles de leur méditation. Le bruit venait des alentours de la vierge noire, où la plus jeune des sœurs Octavie, Isabelle, venait de tomber en pâmoison.

— Isabelle ! Parle-moi ! À l'aide ! s'écria sa sœur d'une voix tremblante.

Un prêtre et quelques pèlerins se précipitèrent à leur secours au pied du bois noirci et vermoulu de la mère de Dieu où Isabelle se trouvait allongée. La pâleur livide de son visage et la plainte qui s'exhalait de sa poitrine comme une révolte impuissante firent frémir l'assemblée.

— Allez chercher un médecin ! Des sels ! ordonna Desobières à un jeune homme aux boucles brunes.

L'individu se faufila parmi la foule, tandis que, dans la consternation générale, des rumeurs circulèrent parmi les rangs serrés. « Elle se meurt », pouvait-on déchiffrer sur les lèvres. Un peu en retrait,

Lorène fut la seule à remarquer le manège d'Hermine Octavie qui plongea discrètement sa main dans la poche de la veste d'Isabelle pour en extraire une grande clé qu'elle camoufla aussitôt dans son aumônière. Lorène crut reconnaître cette clé ancienne au panneton ciselé comme étant celle de la bergerie de son père. Troublée d'avoir surpris le regard fixe de Lorène posé sur elle, Hermine se réfugia dans une attitude éplorée, les joues rougies de larmes. Elle se tourna vers Isabelle en étouffant un sanglot face à ce corps prostré dans un râle d'agonie.

Le médecin constata peu après le décès d'Isabelle. Le curé, quant à lui, ne put s'empêcher de penser que la défunte s'était endormie au cœur même du lieu où l'ermite Saint-Amadour avait rejoint la maison du Seigneur. Une belle mort peut-être, mais qui demeurerait sordide. Hermine, appesantie par sa perte, resta prostrée, tandis que le corps d'Isabelle fut évacué sur un brancard, dans une scène digne d'un cauchemar. Lorène cherchait le regard de son père pour y puiser un peu de réconfort, mais elle n'y remarqua que froideur et embarras. La mort qui rôdait, ravivait d'autant plus ses angoisses qu'elle savait sa mère alitée depuis longtemps. Aussi se tourna-t-elle vers le vieux Blaise qui, très éprouvé, pleurait à l'injustice. Comment admettre que cette jeune femme fût fauchée si brutalement, alors que lui-même était en âge d'être rappelé à Dieu ? Il avait donc été inutile

de gravir cet escalier à genoux en expiant ses péchés pour subir un tel mépris de la mort !

Dans une atmosphère lourde de tristesse, où il fallut faire preuve de force et de courage, les regards se tournèrent vers Gilles Desobières, qui en tant que puissant de Carennac devait montrer la voie de la dignité après le drame.

Sybillle Desobières avait écarté le rideau de la fenêtre de sa chambre, afin d'observer le spectacle de la rue depuis son lit. En réalité, au milieu d'un tourbillon de coiffes aux rubans de velours et de visages familiers pour la plupart, elle cherchait celui de sa fille Lorène. Certes, ce n'était pas une grande foire au rythme trépidant qui se déroulait sous ses yeux. Si en 1904, à Gramat, les tramways électriques côtoyaient les omnibus à chevaux tandis que fourmillaient les voitures attelées et les premières automobiles pétaradantes, les bienfaits du progrès, en revanche, rechignaient encore à arriver jusqu'à Carennac, où le déballage demeurait plus restreint.

Lorène déambulait parmi les cages contenant des poulets et canards vivants que les marchands ambulants exposaient, les jours de foirail, sous l'œil furibond de sa mère qui se blâmait de ne pas avoir su affubler sa fille d'une dame de compagnie. Sybillle était encore d'humeur acariâtre, déjà affectée, comme tous les villageois par la mort prématurée d'Isabelle

Octavie quelques jours plus tôt. Tout Carennac s'était assombri d'un nuage de deuil, que la lumineuse vallée de la Dordogne ne parvenait pas à effacer, depuis que le cortège funèbre s'était ébranlé lentement vers l'église Saint-Pierre, tout juste assez grande pour contenir la totalité des fidèles venus rendre leur dernier hommage à Isabelle. Sybille Desobières, qui avait perdu l'usage de ses jambes presque six ans plus tôt dans un accident de carriole, n'avait pu se joindre à la cérémonie.

Les ressorts du lit à quenouilles grincèrent lorsqu'elle changea de position ; ses doigts étaient crispés sur le rideau, les muscles de son cou tendus par une torsion afin de ne rien perdre de l'attitude de Lorène. Sa bouche sévère afficha un pli réprobateur sitôt qu'elle vit sa fille engager la conversation avec un pâtre, faisant commerce de ses cabécous parfumés des senteurs du causse. L'insolente n'avait pas froid aux yeux, se moquant de l'homme qui bataillait pour tenir ses chèvres occupées à brouter les feuillages envahissants des bords du pont. Loin de comprendre le bouillonnement intérieur de sa progéniture, la mère la jugea soudain trop loquace et curieusement effrontée à l'image d'une bohémienne, et cette constatation la terrifia. Sybille tenta de s'apaiser en imaginant le doux murmure du ruisseau face à l'île Calypso aux eaux dormantes de ce bras de la Dordogne. Un peu d'air frais aurait assurément amélioré son teint terreux et rétabli ses forces, mais elle était privée de

ces petits bonheurs depuis qu'elle avait perdu l'usage de ses jambes.

Elle resta en proie à ses soucieuses réflexions. Sans doute Lorène n'était-elle pas faite pour l'éducation de jeune vestale qu'elle avait reçue. Mais les traditions auxquelles les Desobières étaient attachés jusqu'au scrupule prônaient la nécessité d'une éducation en institution religieuse catholique pour leur fille. Lorène avait quitté le couvent un an plus tôt, afin de contracter une union avec un riche négociant de Cahors, mais au grand dam de Gilles, le mariage n'avait pu être célébré en raison d'un désaccord sur le montant de la dot. Ces années passées loin du logis familial avaient de surcroît disloqué le lien affectif, brisant tout net la possibilité d'un dialogue. Désormais, la présence de Lorène devenait encombrante et, même si Sybille n'eût pas forcément apprécié de savoir sa progéniture transformée en bigote à l'instar des sœurs Octavie, elle s'irritait de son besoin brutal de liberté et implorait, par le biais de ce crucifix fixé au mur au-dessus de son lit, son Dieu de lui venir en aide.

Marions-la, doux Jésus. Marions-la au plus tôt !

Le Tout-Puissant entendait-il ses prières ou n'en faisait-il qu'à sa tête ?

Agacée par ces incertitudes, Sybille conclut qu'il serait judicieux d'expédier Lorène quelques jours à Sarlat, auprès de sa tante et de ses cousins. Le Périgord lui ferait le plus grand bien. De l'air...

Comme s'ils en avaient suffisamment vu, ses petits yeux gris se détournèrent des silhouettes de la rue pour se poser sur les vitres biseautées de sa bibliothèque, son seul refuge. Sur les étagères dormait une multitude de volumes, son principal viatique contre l'angoisse. Elle cala un oreiller dans son dos. Elle était sur le point de sonner Madeleine afin qu'elle lui apporte l'un de ces volumes de Cicéron, mais ce fut sans compter sur des éclats de voix venant de la rue, des mots inintelligibles qui titillèrent sa curiosité. De son meilleur angle de vue, Sybille aperçut Amaury Liféri sur sa monture, un bel étalon brun aux muscles apparents qui devait faire sa fierté. Avec une grande vivacité, le jeune homme conversait avec des paysans en jetant de temps à autre des regards furtifs vers Lorène qui poursuivait sa discussion avec le pâtre. La mère se surprenait que sa fille portât un quelconque intérêt aux aléas du métier de berger qui n'était pas de tout repos en raison de bêtes capricieuses. Même si plus d'une paysanne se serait contentée d'une vie simple dans l'une de ces caselles¹ du causse, accaparée par la traite des brebis et la confection des fromages, en compagnie de chiens qui jappent à tout va, sa fille ne pouvait y voir qu'une manière de tuer le temps. À moins que Lorène n'eût cherché à s'ôter de l'esprit ce drame qui revenait au cœur de toutes les conversations.

1 Cabane en pierre sèche du Quercy.